

LA FAIBLESSE DES FORTS



I

M. de la Guedille. — Folie sans nom que cette terreur des femmes en présence d'une sou....

II

—...ris. Je ne dis pas d'un animal dangereux, l'araignée par exemple... Alors, vous comprenez....

III

—Pardou, je déteste l'araignée, et voyez-vous?... Oh! vous l'avez attrapée! C'est bien, je descends.

POUR LE DRAPEAU

A Henri Chanzy.



LORS, c'est bien vrai, tu n'es pas soldat? Ils n'ont pas voulu de toi?

Tant de bonheur la rendait incrédule. Elle avait peur de mal comprendre, d'être dupe de son cœur : et elle restait là, devant le gars, comme pour s'assurer que c'était

bien lui, son Claude, son *romis* qui lui parlait. La pauvre avait tant souffert, tant pleuré, depuis le matin ! Lorsqu'elle l'avait vu partir avec les autres pour la mairie où avait lieu le conseil de revision, elle s'était figuré qu'elle ne le reverrait jamais : et, malgré l' "au revoir" plein de tendresse qu'il lui avait envoyé en passant, malgré les promesses si souvent échangées, malgré les serments de la veille, quelque chose l'avait prise à la gorge, l'étouffant et lui enlevant tout courage, lorsqu'elle avait entendu les conscrits s'éloigner en chantant, et le clairon du chef de la bande sonner lointainement sur la grande route de Pontlieue.

Pour la troisième fois, de sa voix rude entrecoupée de gros rires qui se reflétaient adoucis sur le visage de Tiennette, Claude raconta comment cela s'était passé. — Le major l'avait examiné rapidement, puis lorsqu'on lui avait demandé s'il n'avait pas de cas de réforme à signaler, machinalement il avait porté la main à son cou, là où apparaissait, dans l'échancrure du col, une espèce de trou, une marque noirâtre, cicatrice d'une opération subie jadis, quand il était enfant. Et voilà tout ! Alors on l'avait réformé, il ne s'expliquait pas trop pourquoi, en somme, car on avait pris le fils à la Pasquet, un malheureux poitrinaire, qui manquait de mourir chaque hiver.

Enfin, puisqu'ils en avaient ainsi décidé, messieurs les médecins, tant mieux ! Il ne s'attendait certes pas à en être quitte à ce compte, mais vraiment, il n'était pas fâché de rester au pays.

Tiennette écoutait, ravi.

— Alors tu ne nous quitteras jamais ?

— Jamais.

— Si tu savais comme je suis heureuse. Je craignais tant que tu ne penses plus à moi, que tu

m'oublier, lorsque tu serais loin, loin ! Ils m'en racontaient tellement, à la maison : " Il fera tout comme les autres, il ne reviendra pas au pays. Il ira là-bas, à Paris ; et encore, et encore... Ah ! ils m'en ont causé du tourment. va ! Tu ne serais pas revenu, dis ? Tu y serais allé à Paris ?

— Pour quoi faire, Tiennette, puisque je ne t'y aurais pas trouvée. "

Ils se tenaient par la main, silencieux, maintenant, comme gênés par la perspective de leur bonheur, pris subitement d'un indéfinissable émoi à cette idée que plus rien ne les séparerait désormais, et que le moment était proche qui les unirait, confondant leurs cœurs, ouvrant à leur existence un horizon mystérieux et troublant, mais auréolé par tout ce que leur innocente candeur y mettait de rêve et de soleil.

Ils se séparèrent enfin ; lui s'en alla rejoindre aux champs ses parents ; elle courut annoncer à sa mère la bonne nouvelle, et lui faire partager sa joie. Car il y avait longtemps déjà que, par un accord tacite, les deux familles avaient conclu cette union. Bien que Claude, fils de pauvres cultivateurs, ne dût apporter en partage que quelques lopins de terre, la mère de Tiennette, veuve d'un des riches fermiers de l'endroit, avait envisagé sans crainte un mariage entre ces deux enfants qui avaient grandi côte à côte, et dont la mutuelle affection lui semblait, plus que la fortune, une garantie de sécurité pour l'avenir.

Au moins autant que sa fille, cependant, elle redoutait le départ de Claude pour le service militaire. Malade, accablée sous le poids des charges qui lui incombait depuis qu'elle avait perdu son mari, elle songeait avec terreur que la mort pourrait la surprendre pendant les sept longues années d'attente, et si quelquefois il lui arrivait de mettre en doute, devant Tiennette, la constance du jeune homme, c'était autant pour lui montrer les dangers d'un isolement possible, que pour la garantir contre le désespoir d'un abandon.

Elle apprit donc avec un véritable enthousiasme que Claude avait échappé à la conscription, car aucun obstacle ne s'opposait plus à la réalisation de ses projets ; mais comme Tiennette n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, on se résolut à attendre le prochain printemps, et on convint que Claude viendrait d'ores et déjà travailler à la ferme, afin de s'initier aux affaires qui allait être bientôt appelé à diriger.

Confiants en leur sort, livrés tout entiers aux charmes des espérances qu'ils échafaudaient sur leur union future, Claude et Tiennette comptait les jours qui les portaient doucement vers l'heure tant ardemment souhaitée, lorsqu'un bruit gron-

dant de tempête ébranla tout à coup leur quiétude : la guerre venait d'éclater.

Effarés d'abord, étourdi par la soudaineté de ce choc qui bouleversait la France entière, ils n'eurent point de peine à se ressaisir, et puissant comme un âpre surcroît d'amour dans le malheur qui frappait autour d'eux, ils se rapprochèrent encore, émus jusqu'à l'âme, mais regardant sans frémir passer l'orage qui ne pouvait les atteindre.

Cependant tous les jeunes gens du village étaient partis ; les routes et les champs étaient déserts. Plus de rires, plus de chansons. Partout le silence, un silence lourd de menaces et de souffrances planait : on eût dit que la terre, couverte d'un immense voile de deuil, pleurait déjà ses enfants disparus. Partout des regrets, partout le désespoir ; pas une chaumière où l'on n'entendit des plaintes, pas un foyer où l'on ne versât des larmes sur un absent. Tiennette et Claude s'aimaient : mais une tristesse les enveloppait peu à peu au spectacle de tant de douleurs. Trop jeunes encore pour trouver dans les déboires subis une suffisante excuse à leur égoïsme, ils s'étonnaient d'être les seuls à ne point souffrir, et, sans oser s'avouer leur affliction, ils s'apauraient pris d'angoisse devant leur félicité. Ils se répandaient en aumônes et en consolations ; mais cette manifestation de pitié, loin de procurer à leur conscience le soulagement qu'ils en espéraient, ne leur paraissait qu'une inutile attrition et n'était suivie que du mortifiant et importun repentir que donne le devoir imparfaitement rempli.

Claude surtout s'assombrissait. Il partageait son temps, entre ses parents et Tiennette, cherchant en vain dans le travail un dérivatif à ses pensées. En quelque lieu qu'il portât ses pas, il sentait peser sur lui comme un remords ; son sommeil même en était troublé. Il rêvait que les anciens du pays, les vieux brûlés par le soleil, cassés par le labeur et la misère, le montraient au doigt, et lui demandaient ce qu'il faisait là, lui, le gars robuste, pendant que leurs petits-fils défendaient la patrie : il lui semblait que les mères et les jeunes femmes se détournaient de son chemin, que de cruels sarcasmes le poursuivaient jusqu'à la porte de sa maison, et que les enfants eux-mêmes, ayant appris son nom, se le répétaient tout bas en fuyant devant lui.

Et, chaque fois, il se réveillait avec la ferme résolution de s'en aller, mais la vue de Tiennette amollissait son courage, annihilait sa volonté, et il ne pouvait se décider à faire le sacrifice d'une vie qu'il s'était tracée si placide et si belle. C'était entre son amour et son devoir une lutte incessante, et d'autant plus ardente qu'il ne pou-